

COROT, LE PEINTRE ET SES MODELES

Corot ou la poésie du portrait

Le peintre naît dans une famille bourgeoise aisée. Le père vend du drap et la mère est modiste. Après des années de pensionnat, Monsieur Corot place son fils chez un confrère, mais le commis s'ennuie, rêve ; devenu courtier, il ne satisfait pas ses patrons. Le jeune homme aspire à une autre vie ; il persuade ses parents, malgré leur réticence, de sa ferme vocation de devenir peintre.

Son père lui accorde une rente, modeste mais suffisante pour lui permettre de vivre et surtout de voyager. Pour le remercier, son fils lui offre son premier autoportrait. Ses professeurs seront Michallon (premier lauréat du Prix de Rome de paysages historiques) puis J.V. Bertin (spécialiste du Néoclassique). Ce dernier encourage Corot à peindre dans la nature. En 1826, l'artiste part en Italie, il y restera trois ans. Ce séjour et les deux autres, plus courts, qui le suivent, imprègnent profondément l'œuvre de Jean-Baptiste-Camille. Sa puissance créative se réveille. La lumière méditerranéenne fait naître un chromatisme nacré et argenté qui baigne tous ses paysages. Dans le même temps, son art devient réaliste et classique, sans pour autant s'inspirer des Maîtres d'autrefois. Il impressionne le groupe français des jeunes peintres qui se retrouvent à Rome et Millet dit de lui : *«C'est enfin la peinture spontanément trouvée»*.

Corot rapporte en France un nombre impressionnant d'esquisses et les premiers dessins de figures humaines. Il continue ses voyages, parcourt la France, va à Londres et, où qu'il



MARTINET COROT *La femme en bleu*

aille, peint avec la conviction que la lumière crée la vie (devise des Impressionnistes).

Les modèles intimes

Nous connaissons surtout les merveilleux paysages de l'artiste. L'exposition montre «*La danse des Nymphes, 1850*» (Orsay). Ici, sa palette est unique et très personnelle. Le flou des arbres, la végétation vibrante qui entoure les danseurs, les couleurs tendres créent une atmosphère lyrique et irréelle. C'est Corot. Cette sensibilité et le frémissement de la nature nous rappellent Watteau.

Le musée Marmottan expose une soixantaine de toiles, la part secrète de l'œuvre parce que peu montrées par l'artiste. Elles resteront presque toutes dans son atelier et ne seront vendues qu'après sa mort, surtout en Amérique. Les modèles du peintre sont des proches : ses sœurs, nièces, neveux, amis et employées de sa mère. Le portrait de l'une d'elles nous interpelle. Y a-t-il eu une romance entre Camille et Alexina ? Son regard intense, la mélancolie de la bouche, le travail minutieux du vêtement et du chapeau, le souci du détail trahissent l'intérêt de l'artiste pour la jeune femme. Mais il reste célibataire, au grand chagrin de ses parents. «*La peinture est ma vie*», dit-il. Dès le début de sa carrière en Italie, c'est le portrait féminin qui le préoccupe. Plus tard, son modèle préféré sera Emma Dobigny qui posera également pour Degas et Puvis de Chavanne. Degas dira de Corot qu'il est meilleur portraitiste que paysagiste. Ses peintures nous révèlent son sens aigu de l'observation de l'être humain. Elle exige une concentration plus objective que la représentation de la nature.

Dans la première salle sont accrochés quelques petits formats : le portrait d'une nièce, Laura, à seize ans, de 1831 (Louvre) : la jeune fille

est représentée de manière frontale, son regard est limpide, droit et innocent. On ressent l'intimité avec le peintre. Le bleu de la robe bourgeoise, à la mode, est éclatant, rehaussé d'un col blanc et marron. Pensons-nous au portrait d'Ingres de Madame Caroline Rivière de 1806 (Louvre) ? Suivent d'autres portraits, l'adorable «*Maurice Robert enfant*», 1857 (Louvre), F.A. Briard, 1840 (Edimbourg) et surtout «*Madame Corot*» la mère : Elle est montrée avec un certain réalisme, elle accuse son âge, ses yeux sont perdus dans le lointain. Les toiles témoignent de la pleine maturité de l'artiste pour représenter le sujet vivant. Quelques tableaux montrent la fusion entre les personnages et le paysage, de jeunes femmes entourées de la nature : «*La moissonneuse tenant sa faucille*», 1838 (Boston). Elle sourit (très rare chez Corot), est assise au milieu des champs, sa faucille à la main. Elle n'a pas l'air épuisé par son travail. Ce n'est pas une œuvre sociale. Sa pose est simple, détendue, séduisante, sa chemise a glissé sur son épaule, éclairée par le soleil. En arrière-plan, d'autres moissonneuses sont à l'œuvre sous un ciel nuageux.

Le regard intérieur

Le thème de la lecture féminine est très fréquent au XIX^e siècle et Corot en fait plusieurs variations : «*Liseuse couronnée de fleurs*» 1845 (Louvre). Cette œuvre est empreinte de douceur et de poésie. Nous notons encore le somptueux bleu de la robe. Le paysage souligne la solitude de la jeune femme absorbée par sa lecture. A ses pieds, de petites fleurs colorées en pointillé, animent le décor. La livre encore : «*La lecture interrompue*» 1870 (Chicago, Art Institute). Si le sujet de la toile est traditionnel, sa technique est très moderne. Le pinceau juxtapose deux plans sur un fond

uni ocre, soutenu par le goût du détail, collier, serre-tête et bijoux. La jeune femme, saisie à un moment intime, semble rêveuse et pensive. Ici, nous percevons un autre thème central de l'artiste : «*La Mélancolie*» ; le tableau, de 1860 (Copenhague), illustre cette idée. La tête est inclinée sur l'avant-bras, le regard triste est absent. Si l'on observe bien les visages, presque tous les modèles expriment cette même tristesse un peu vague. «*Les femmes à la fontaine*» ou «*La jeune fille au corsage rouge*» sont sur le même thème. Peut-être expriment-elles la propre nostalgie de Corot et lui rappellent-elles des souvenirs ? Comme A. Gostina, ses modèles portent souvent des costumes italiens ou grecs rapportés de ses voyages. Un des tableaux de la série des grandes figures est «*La femme à la perle*» 1870 (Louvre). En fait, la perle est une petite feuille qui s'est détachée de la couronne.



MARTINET COROT *Les ponts de Narni*

La Joconde, la Belle Ferronnière ou même Vermeer semblent avoir parrainé cette toile. Les nus du peintre rappellent la Renaissance, Titien, Giorgione et surtout Ingres. Notre peintre ne craint pas de se mesurer aux plus grands. «*Marietta ou l'Odalisque Romaine*»,

1843 (Petit Palais) est le seul nu représenté dans un intérieur. Ici, aucun prétexte allégorique ou mythologique. Jamais exposé de son vivant, datant du deuxième séjour de l'artiste à Rome, le tableau est très moderne et a certainement inspiré Degas, Matisse et même Picasso.

«*Le repos de la bacchante au tambourin*», 1855 (Washington, National), très réaliste, et la «*Bacchante à la Panthère*», 1860 (Shelburne Museum) complètent la série. Ce tableau reprend l'iconographie classique du Titien ou Poussin. L'arc peut évoquer Diane chasseresse. La femme présente un oiseau mort à l'enfant (Cupidon ?) qui chevauche un léopard. Le nu s'intègre parfaitement dans un paysage harmonieux. Un instrument de musique accompagne souvent les personnages. Corot est passionné de musique, chante beaucoup et fréquente les concerts Padeloup et l'Opéra. Ici, il s'inspire des ballets, entre autre pour les nymphes et les bergers (voir le paysage «*Une matinée, danse des nymphes*», 1850 (Orsay)).

À la fin de l'exposition se trouvent avant les portraits d'atelier deux hommes en armure, trois figures de moines en pleine méditation dont «*Moine au violoncelle*», 1874 (Hambourg). Une grande humanité et une certaine gravité se dégagent de leur visage, déjà tourné vers l'au-delà, comme les moines de Zurbaran. Sont-ils une allusion au peintre lui-même, à la fin de sa vie ?

«*Je ne voudrais pas mourir sans savoir fait un chef-d'œuvre*» dit l'artiste. Après la série des ateliers nous le découvrons : «*La Dame en bleu*» 1874 (Louvre) (un an avant son décès), peut-être son plus beau tableau. Avec lui Corot devient un maître de la figure humaine. Cette toile prépare la voie aux grands novateurs de la peinture, de Cézanne à Braque, Matisse et

Picasso. La belle robe bourgeoise se répand en vagues jusqu'au sol. Les bras et la nuque nus du modèle (Emma Dobigny) donnent une certaine sensualité au personnage au visage encore grave et pensif.

Les tableaux de Corot sont exposés dans les musées du monde entier, les établissements de province comme les grands lieux d'exposition. Pourtant, le peintre n'appartient à aucune école, bien qu'il fût l'héritier du Classicisme et du XVIII^e siècle. Il ne marquera pas la génération des artistes qui lui succèdent mais il eut pourtant une certaine influence sur les Impressionnistes. Sa place est unique dans la peinture française. Pour Baudelaire, Corot

est le maître unique de l'école du paysage. Il qualifie son œuvre comme «*un miracle du cœur et de l'esprit*».

ELISABETH MARTINET VON HAGEN

**«COROT, LE PEINTRE ET SES
MODELES « : MUSEE MARMOTTAN-
MONET : 2 rue Louis Boilly, 75016 Paris.
Tél : 01.44.96.50.33. Mardi/Dimanche :
10h/18h sauf jeudi : 10h/21h. Fermé le lundi,
le 1er mai et le 25 décembre.**

Exposition jusqu'au 8 juillet 2018